

# La fin d'une idylle

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 20

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198745>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.  
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.  
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## La fin d'une idylle.

Il y a trois ou quatre mille ans de cela !  
Ils étaient jeunes ; ils étaient beaux.

Quand, par les clairs soleils de juin, elle courait pieds nus sur la grève, les oiseaux cessaient de chanter pour l'admirer ; les bateliers oubliaient de ramer, et restaient, la rame levée, jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdue de vue.

Sa taille flexible n'avait pas été déformée par l'ignoble corset ; elle était droite et souple, comme un jeune frêne au milieu d'un taillis.

Ses prunelles changeantes s'ouvraient à la vie et laissaient transparaître son âme pure comme elles ; tantôt claires comme l'onde du lac par un beau jour d'été, tantôt d'un bleu sombre, comme la vague qui roule sur la rive avant l'orage, tantôt noires et profondes, comme la lagune mystérieuse cachée sous les sapins.

Sa lourde chevelure fauve, aux reflets métalliques, déroulait ses ondes jusqu'à sa ceinture.

Son corps ignorait les senteurs injurieuses du patschouli ou du musc, mais il s'en échappait un chaud parfum de vie et de jeunesse.

Lui, il était grand et fort.

Quand, après une chaude journée, il se baignait dans le lac, parmi les jeunes hommes de son âge, et qu'il laissait son corps se bercer sur la vague chantante, il apparaissait brun et musclé au milieu de l'écume.

Il ignorait l'art de se vêtir d'une façon ridicule et de monter sur une bicyclette pour avaler, pendant des heures entières, la poussière des routes, mais aucun bras dans la tribu ne savait, aussi bien que le sien, faire voler une barque sur les flots bleus du lac ; aucun chasseur, aussi bien que lui, ne savait poursuivre et atteindre, à la course, l'élan dans les forêts.

Ses sentiments étaient simples, et il ne cherchait pas même à les démêler. On ne lui avait jamais dit ce que c'est que l'amour de la patrie, mais quand, après une journée de chasse, il regardait, du haut d'une colline, le lac, avec sa couronne de montagnes, le village natal, isolé sur ses pilotis, les champs et les prairies de la grève, il sentait son cœur bondir dans sa rude poitrine.

Il ne savait rien, que vivre selon « la bonne loi naturelle », heureux de sentir ses forces et de les exercer, heureux du soleil qui brillait sur sa tête, du lac qui lui prêtait son onde fraîche, de la grande forêt qu'il parcourait de l'aube à la nuit.

Il aimait son pays, il aimait la vie, il aimait l'amour.

Ils s'aimèrent...

Par un beau soir de mai, alors que l'air était plus doux, la vague plus mélodieuse, leurs yeux se cherchèrent.

Perdus dans leur rêve, la poitrine oppressée, la main dans la main, ils allèrent le long des sentiers du bois. Sous leurs pieds, les fleurettes exhalaient de lourdes senteurs. Sur leurs têtes, le rossignol chantait. Devant leurs pas, les églantiers semaient des pétales roses.

Puis, triomphant et fier, il l'amena dans le nid qu'il avait construit. C'était, dans le lac, non loin de la grève, sur un plancher de troncs d'arbres fixé sur des pieux, une hutte ronde et basse. Au centre, un foyer de pierres plates ; au toit, un trou laisse échapper la fumée et apercevoir un coin du ciel ; par terre et contre les parois, des peaux de bêtes et quelques ustensiles de terre.

Et la vie coule, paisible. Pour fortune, il a sa barque, creusée dans un tronc d'arbre, ses filets, sa lance et sa hache de pierre. Il a surtout son amour, un cœur de femme qui bat près du sien, une existence à protéger. C'est un amour simple et surtout instinctif, mais qui convient à son âme.

Le matin, dès l'aube, il part relever ses filets ou chasser dans la forêt. Ses forces ont encore augmenté, son œil est devenu plus perçant. Embusqué derrière un rocher, il guette le gibier. Il a son arc, dont la flèche est munie d'une pointe de silex, pour la rendre plus lourde et plus meurtrière. Qu'un cerf vienne boire, son œil l'apercevra et sa flèche l'atteindra. Quelquefois, au détour d'une roche, il rencontre un ours ou un sanglier, et, muni de sa hache de pierre, il ne craint pas de l'affronter. Quand la hache est insuffisante, c'est corps à corps qu'il lutte.

Au milieu de la journée, il monte sur une colline, et, couché à plat-ventre sur le sol, il mange un morceau de venaison, en regardant du côté du lac. Là-bas, au milieu des autres huttes, son œil a vite distingué la sienne. Il voit le mince filet de fumée ; il reconnaît sur la plateforme les enfants qui jouent avec les animaux familiers qu'il a rapportés, tout petits, d'une de ses chasses.

Tout en se reposant, il façonne un collier de dents de sanglier, dont il ornara ce soir le cou de la femme aimée ; il aigüise la pointe de sa lance qui s'est émoussée. Son cœur s'attendrit en songeant à la famille qui l'attend là-bas. Il se relève plein de courage et continue sa chasse.

Le soir, à la nuit tombante, il revient chargé de butin. Mieux que les étoiles tremblotantes, c'est une voix qui le guide, une voix de femme qui chante là-bas, devant la hutte. Assise, un enfant dans ses bras, elle attend le retour de l'époux, du père, et, quand d'un bond vigoureux, il saute de sa barque sur la plateforme, deux bras se nouent autour de son cou.

Puis, c'est la vieillesse. Peu à peu, les forces s'en sont allées, le sang a perdu son ardeur. Les enfants ont grandi ; autour de la hutte paternelle, ils ont groupé les leurs. Il ne peut plus maintenant poursuivre l'ours ni l'élan. Il a dû renoncer aux longues courses dans la forêt. Mais ce qu'il a perdu en force, il l'a gagné en expérience. Il est respecté dans la tribu. On lui obéit. C'est à lui qu'on demande conseil dans les circonstances difficiles ; c'est lui qui tranche les différends et, de sa parole, apaise les querelles.

Puis, un jour, c'est la mort qui vient : la

mort, attendue et nullement crainte, et les deux époux s'en vont ensemble.

Sur la colline, les enfants, pieusement, ont creusé leur tombeau, l'ont orné de fleurs. Par un beau jour de mai, rayonnant de vie et de lumière, toute la tribu les a accompagnés dans les prairies verdoyantes.

Sous la même pierre, dans la même tombe, jalousement cachée aux regards profanes, unis dans la mort comme ils l'ont été dans la vie, la face tournée vers ce lac où s'écoula leur existence, ils vont dormir leur sommeil éternel !!!

Eternel ? !! Non.... Ames des lointains ancêtres, s'il est vrai que vous puissiez revenir aux lieux où vous avez vécu, si vous flotez, immatérielles dans l'air que nous respirons, fuyez bien vite !

Quatre mille ans se sont écoulés. Sur ce rivage, la nature est à peu près pareille. Les mêmes montagnes se mirent dans le même lac. La vague chante toujours sa même chanson sur les galets. Les prés et les bois sont fleuris comme aux mais d'autrefois. Les hommes seuls ont changé, comme un flot sans cesse renouvelé.

La tombe antique où, depuis tant de siècles, vous reposiez, vient d'être éventrée. Les tristes débris du couple plein de vie et d'amour que vous fûtes, sont un objet de curiosité. Une foule banale vient les voir, s'étonner. Des archéologues sans pudeur portent une main sacrilège sur vos os pieusement ensevelis.

Il y a quatre mille ans, vous avez été jeunes et beaux. Vous avez parcouru librement ces monts et ces rivages ; votre poitrine s'est largement ouverte à l'air pur du lac ; vous avez vécu, aimé, souffert... Aujourd'hui, enduits d'huile de baleine, rattachés par un fil de fer, vos os vont s'étaler dans un musée, sous les yeux d'un public indifférent ou dédaigneux....

Pauvres ancêtres lacustres ! Pourquoi ne vous a-t-on pas laissé la paix du tombeau !

PIERRE D'ANTAN.

## Comment on étudiait au XVI<sup>e</sup> siècle.

Les débats récents du Grand Conseil sur les professeurs ordinaires et extraordinaires de l'Université de Lausanne, nous ont donné l'idée de rechercher de quelle façon on étudiait au temps où les hautes écoles étaient des sortes de séminaires, et où les étudiants étaient soumis à la plus rude des disciplines. Les lignes qui suivent sont extraites des Mémoires du Français Henry de Mesme, homme d'Etat célèbre, qui joua un grand rôle sous Henri II, Charles IX et Henri III.

« Mon père me donna pour percepteur J. Maludan, Limosin, disciple de Dorat, homme savant, choisi pour sa vie innocente et d'âge convenable à conduire ma jeunesse jusques à temps que je me susse gouverner moi-même, comme il fit ; car il avança tellement ses études par veilles et travaux incroyables, qu'il alla aussi avant devant moi comme il était requis pour m'enseigner, et ne sortit de sa charge